

ERIC -EMMANUEL SCHMITT

A méditer

Les vacances d'été ont toujours été pour moi le moment qui permettait de lire encore plus que d'habitude.

Cet été, parmi les nombreux livres que j'ai lus, je me suis régalé en lisant le deuxième tome de la saga « La Traversée des Temps », « **La Porte du ciel** ». Comme moi, vous avez certainement lu l'un ou l'autre des livres d'Eric-Emmanuel Schmitt, voire vu une adaptation au théâtre, telle que celle de « Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran », « l'Evangile selon Pilate » ou « la vengeance du pardon ».

Pour ma part, j'ai beaucoup apprécié le récit « La Nuit de feu » dans lequel l'auteur réussit à mettre des mots précis sur cette expérience personnelle de la rencontre avec Dieu, expérience quasi indicible, sauf pour un écrivain de talent.

Je ne vais pas vous résumer la richesse des informations bibliques, archéologiques et autres que le lecteur découvre en lisant « **La Porte du ciel** » et les questionnements qui s'en suivent concernant les éléments importants ou pas de sa foi.

Derrière l'écrivain qui ne cache pas sa foi en la Transcendance, se trouve aussi un artiste avec une grande sensibilité et perspicacité qui met en lumière les enjeux actuels de notre société. Un artiste est rarement en adéquation avec le trend sociétal. Voici donc un petit passage, tiré de la Porte du ciel, dans la version Albin Michel de 2021, p. 358 et 359 qui mérite, me semble-t-il, de prendre un peu de temps pour le méditer.

Depuis qu'il (Nemrod) avait entrepris la construction de la Tour (de Babel), l'inquiétude sourdait des faubourgs, des temples, des boutiques, des auberges, des fossés où couchaient les mendiants. On percevait que s'était enclenché un mouvement qui irait jusqu'au bout. Or le bout constituait-il un but ? Vers quoi Nemrod poussait-il les gens ? Mali, il envoyait des souffleurs sur les marchés, dans les tavernes, au fond des bordels, afin de répandre ses idées ; ses hommes invoquaient l'incomparable grandeur de Babel, sa domination majestueuse, laquelle serait définitivement symbolisée par la grandeur de l'édifice. La population captait ces vents et les insufflait à son tour. La propagande gonflait. A force d'être répétée, la rumeur de la supériorité babélique se transformait en réalité et

chacun estimait que la gloire méritait des sacrifices. La frustration de constater qu'argent et énergie n'alimentaient que les travaux colossaux, devenait impatience du résultat. Nemrod avait canalisé le manque en désignant l'achèvement du monument comme la satisfaction ultime.

Les Babéliens avaient adopté l'enthousiasme pour échapper à l'effarement, la colère, la révolte. En acquiesçant aux ambitions de Nemrod, ils ne visaient pas vraiment la Tour, ils privilégiaient le partage. S'accommoder les reliait à la communauté, tandis que refuser les en aurait coupés. Au lieu de se dresser, ils se fondaient dans la masse, au risque de consentements forcés. Ainsi fonctionne le peuple : son unité est faite de consentements forcés, de renoncements inconscients, de concession peu réfléchie de renoncements peu réfléchis, le tout emporté dans un élan obscur, l'attrait de vivre ensemble mêlé à l'horreur de la solitude. Quelques observateurs ont soupçonné un instinct grégaire. Il s'agit en fait d'un calcul ; on choisit de résider avec les autres plutôt que sans eux, on décide de penser comme eux plutôt que contre eux. Si la rébellion dépend du courage de l'individu, la soumission au collectif relève de la lâcheté.

Moi-même (Noam), je m'étais laissé contaminer. Lorsque je consacrais d'interminables journées à prodiguer des soins aux esclaves, je ne m'interrogeais plus sur la finalité de mon comportement, je me concentrais sur chaque acte. Cette myopie m'évitait le vertige, me protégeait de l'absurdité : je ne m'éreintais pas pour rien.. A l'unisson des ouvriers, je bornais mon esprit à ce qu'on attendait de moi, une limite qui me donnait l'impression d'avancer.

Très bonne lecture et excellente méditation.